

Wolfe

Hurlements de la meute

Julie Vaillancourt

Number 317, January 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

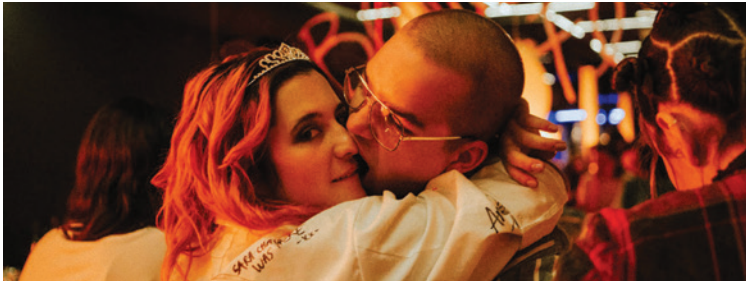
Vaillancourt, J. (2019). Review of [Wolfe : hurlements de la meute]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 42–42.

Wolfe

Hurlements de la meute

JULIE VAILLANCOURT

Après avoir réalisé, en 2016, les courts métrages *Iceland* et *Carnasse*, Francis Bordeleau se lance dans la scénarisation, la réalisation, puis la production de ce qui deviendra son premier long métrage : *Wolfe*. Tourné dans l'urgence et avec peu de moyens, le film met en scène un groupe d'amis se voyant confrontés à l'irréparable : lors du party de son 21^e anniversaire, Andie, charismatique et manipulatrice figure de proue de « la meute », décide de mettre fin à ses jours. Déstabilisés, les membres du groupe tentent de comprendre et de gérer l'impact émotionnel d'un tel geste.



—
*Une désinvolture
presque arrogante*

À mi-chemin entre manifeste d'une jeune génération qui se cherche et faux documentaire désirant faire entendre le cri du cœur de cette même génération (Y), la prémisse de base de *Wolfe* est nécessairement pertinente. Or, la réalisation inégale n'est malheureusement pas à la hauteur de l'idée originale. Le plan d'ouverture de *Wolfe* est frontal, voire effronté : Monne, une millénariale, s'adresse à la caméra, avec une désinvolture presque arrogante : « Juste vous regarder vivre pendant 1 h 30... Bon pour la maison de fous ! », « Je n'aime pas les *perfect humans*. En blanc, sur un mur blanc. » La scène, arrogante et assumée, fascine. Or, cette originalité annoncée en début de film se perd, lentement, à mesure que la trame narrative progresse ; on alterne ainsi entre les images d'un quotidien d'une jeunesse blasée, en flashback, où ces mêmes personnages commentent leurs états d'âme et leur mal-être, par l'entremise de fausses entrevues, décontextualisées de l'espace-temps. Au contraire de *Rechercher Victor Pellerin* (Sophie Deraspe, 2006), qui exploitait admirablement les codes (esthétiques et narratifs) du faux documentaire pour insuffler un suspense à la trame narrative et ainsi duper le spectateur, *Wolfe* le perd lors du processus. Sans trop crier gare, des adresses à la caméra par les acteurs sont faites sporadiquement. Vers la fin du film, Bibiane et Manue sortent tout à coup de leur personnage ; les acteurs

demandent si on peut arrêter la musique et comment le film se terminera. S'en suivront de fausses fins, puis une fin ouverte. On comprendra la métaphore de la vie, qui n'est au final qu'une suite de deuils, de tableaux, où les êtres vivants évoluent, cherchant sempiternellement un but. Certes, entre l'onirisme de certaines scènes et l'aspect réel des fausses entrevues, le ton du film se cherche et ce processus ne fait que casser le rythme. Les acteurs, qui lancent des répliques tantôt blasées, tantôt arrogantes, parfois drôles, semblent aussi chercher le ton à adopter dans l'interprétation. L'impressionnante distribution de renom n'arrive malheureusement pas à aligner son jeu, clairement inégal. Il en résulte des relations peu crédibles, comme celle entre Andie et Bibiane, émotionnellement superficielle. Il en est de même pour la scène du suicide d'Andie, au Livart ; filmée de dos, elle n'implique pas émotionnellement le spectateur. Sans émotion et identification, la froideur de la scène ne génère même pas de malaise, devant cet acte pourtant tragique. L'effet est tape à l'œil et éphémère. Les dialogues sont peu rythmés et efficaces, sur un thème qui laisse souvent sans mot ; les silences et l'émotion sont pourtant nécessaires pour mettre en scène la détresse psychologique.

L'exercice de style qu'est *Wolfe* devient rapidement lassant et confus, proposant une série de tableaux esthétiquement très bien travaillés, mais narrativement décousus, qui oscillent entre fiction, faux documentaire et vidéoclip. Si la musique choisie se marie habilement à la génération présentée, avec des titres de Laurence Nerbonne, Dead Obies, Fauve et Pierre Lapointe, son intégration même dans la diégèse, sous forme de vidéoclip, décontextualise la trame narrative. Les personnages évoluent puis, subitement, lorsque la musique de Pierre Lapointe se fait entendre, la mise en scène et l'esthétique (ralentis, montage alterné) deviennent celles d'un vidéoclip sur *Deux par deux rassemblés*, imbriqué dans le film. Cet intermède, bien qu'il désire laisser parler la musique, casse le rythme et l'esthétique, puis opère, une fois de plus, un détachement émotif. C'est nécessairement ce que privilégie *Wolfe*, une direction photo travaillée, une bande-son branchée, une expérimentation avec l'image et le son. Le propos demeure superficiel, au profit d'un exercice de style alambiqué. Pourtant, en choisissant de mettre en scène la détresse psychologique d'une génération, il demeure essentiel de toucher émotivement le spectateur pour l'amener à réfléchir sur l'essence de la vie. ▲

—
Origine : Québec (Canada)

Année : 2018

Durée : 1 h 31

Réal. : Francis Bordeleau

Scén. : Francis Bordeleau

Images : Miguel Henriques

Mont. : Valérie Tremblay

Mus. : Alex Andre Douste

Son : Philippe Scultéty, Ariel Poupart

Dir. art. : Éric Sénécal

Int. : Catherine Brunet (Andie), Ludvine Reding (Bibiane), Antoine Pilon (Axel), Léa Roy (Manue), Julianne Côté (Monne), Manuel Tadros (le narrateur), Godefroy Reading (Isaac)

Prod(s). : Stéphane St-Hilaire, Francis Bordeleau, Miguel Henriques

Dist. : TVA Films